



Jacki est sage
★★★★☆
JACQUES SOJCHER
Impressions nouvelles
160 p., 16 €

Jacques Sojcher, le joyeux survivant

Il publie, à 84 ans, un premier roman, qui revient sur son parcours de vie. Autobiographie déguisée ? Plutôt un autoportrait, évoquant la transformation d'un enfant meurtri par l'assassinat du père en un homme gai et dansant.

ENTRETIEN
NICOLAS CROUSSE

Il aura attendu un âge presque canonique, celui où Jean-Paul II et Greta Garbo rendirent leur tablier de vie, pour livrer, tel un jeune cheval démarant sa folle course, un premier roman.

Le texte de Jacques Sojcher, très proche de sa vie, ressemble moins à une autobiographie qu'à un autoportrait, traversé qui plus est de fantaisies imaginaires. On y retrouve le trait, la silhouette, la petite musique de cet homme délicieusement singulier, philosophe, poète, professeur, moitié Harpo Marx, moitié Casanova... « aux petits pieds », précise-t-il, espiègle.

Avec *Jacki est sage*, Jacques Sojcher raconte son enfance, l'étoile jaune de la mort, la Shoah, sa défiance vis-à-vis d'un Dieu qui lui a volé son père. Il le fait non pas comme un rescapé des larmes. Non : comme un miraculé, un danseur gai, affamé de vie. Il évoque aussi ses amis, ses amours, ses livres, sa passion des femmes... A l'arrivée, point de dépit. Les Mémoires de ce Casanova clownesque sont un bonheur.

Vous faites vos débuts romanesques à la veille de vos 84 ans...

Je suis un vieillard débutant, selon l'expression de Marcel Mariën. J'ai souvent raconté par la parole des épisodes de ma vie, de ma jeunesse de mauvais garçon. A un moment donné, je me suis dit qu'il fallait cesser de parler mais écrire, en m'immergeant dans ma vie. Est-ce un roman ? Au fond non... J'ai souvent navigué entre des genres différents, philosophie, littérature, poésie, essai. Ici, c'est un entre-deux, entre l'autobiographie et le roman. C'est en tout cas un déplacement de l'autobiographie, genre menacé par différents pièges : la complaisance, l'autoflagellation ou la platitude. J'ai voulu, ici, me traiter comme un personnage, et en cela j'entre dans le romanesque. Il a fallu pour cela alléger ce qui parfois n'est pas léger. Si je commence à dire que je suis un enfant caché et que j'ai perdu mon père à Auschwitz, et que je pleure et que j'invite à pleurer avec moi, je nage dans la lourdeur et dans l'exhibitionnisme de la douleur. La mise à distance permet le romanesque.

Il y a donc Jacques, à qui je parle, et Jacki, le personnage du livre...

Le nom est important. Le nom Sojcher signifie en hébreu « le marchand ». Levinas m'a dit un jour qu'il signifiait au contraire « je me souviens »... or, moi j'oublie tout. On m'a appelé Sotcher, Soccerino... Si je joue avec mon nom, comme avec mon prénom, quelque part je joue avec mon identité, avec mes identités. Quand on m'appelait professeur, et je le fus durant 35 ans, j'avais chaque fois envie de me retourner... de qui parlait-on ? Je suis professeur, mais pas que. Je suis juif, mais



« Si je dois résumer le livre, c'est l'histoire d'une enfance persévérante. » » D.R.

pas que. Je suis poète, mais pas que...

Votre livre dresse le portrait d'un enfant de 84 ans...

Derrière l'adulte que je suis, je serai toujours le gamin de mes douze ans, et le resterai toujours, jusqu'à mon dernier souffle. Si je dois résumer le livre, c'est l'histoire d'une enfance persévérante.

Dès votre enfance, vous sentez que le sexe sera le baromètre de la vie...

Dès les premières lignes du livre, le fœtus que je suis entend dans le ventre de ma mère les coups de boutoir du sexe de mon père et de la jouissance de ma mère... mais aussi une voix qui me dit « ???, Israël ». C'est une sorte de résumé de ma vie : le sexe et Israël.

Vous vous présentez en juif honteux...

Je l'ai été. Après la Libération, j'avais peur du regard des autres, et malheureusement je n'ai jamais voulu apprendre le yiddish, ce que je regrette beaucoup. Ce n'est que plus tard, en étant dans un mouvement sioniste de gauche, que j'ai eu la fierté de l'Israélien, du kibboutz, en lisant Martin Buber, Levinas, André Neher... J'ai découvert le judaïsme par les lectures. J'ajoute que, comme beaucoup d'enfant cachés, qui ont perdu un parent ou les deux dans la Shoah, j'ai nourri un athéisme profond. Car comment croire en un Dieu bon, en un Yahvé qui prend soin de son peuple élu dans de telles conditions ? Quelle drôle d'élection... A un moment donné, je traduis Dieu au tribunal de La Haye pour non-assistance à personne en danger de mort.

Votre colère contre ce Dieu est-elle passée, avec le temps ?

La seule chose qui sauve Dieu, c'est la fiction de Dieu. Ce sont les textes. Quand on lit Job, les Evangiles, voir certains textes du Coran, c'est extraordinaire. Je peux aimer profondément

ces textes, sans croire un seul instant à Dieu. Ce sont des romans, de merveilleuses fictions.

Les femmes sont très présentes. Il y a votre mère, fusionnelle, la femme de votre jeunesse, que vous épousez... et puis les autres femmes que vous aimez, comme Charles Denner dans le film de Truffaut.

Deux fois, à cause de mes infidélités, ma femme, magistrate exceptionnelle, a voulu me tuer... et sa violence me fascinait. Plus elle était dans la violence, plus elle me détachait de ma mère, qui était la douceur même et qui m'aimait trop. C'était le contraire radical de ma mère, et peut-être l'ai-je aussi épousé pour cela.

Une mère omniprésente, un père absent car gazé à Auschwitz...

Mon père était un chimiste... mais vu son destin, il était entouré d'une forme de légende dorée. C'est connu : les gens pauvres ou opprimés se racontent une histoire merveilleuse. Ma mère sublimait, transformait... et moi je ne voulais pas, dans ce contexte, connaître ma généalogie. Je le regrette.

Que vous inspire votre vie ?

On m'a dit « au fond, vous avez eu une belle vie ». J'y ai réfléchi. Mon explication : étant un enfant caché, j'ai la joie du survivant. Une espèce de jubilation, avec certes des zones de tristesse et de deuil.

C'est ce qui a fait votre attachement à Nietzsche, que vous aimez tant ?

Oui ! Je l'ai découvert par hasard, à la bibliothèque communale. J'avais douze ans, je ne comprenais rien et pourtant j'étais attiré... Comme Spinoza, c'est un philosophe vitaliste, philosophe de la joie, de la santé, du corps. Nietzsche et Spinoza sont des professeurs de désir. Du désir de vivre, d'être vivant. J'ai été formé par des professeurs de désir. Il y a eu contagion. Avec eux, quelque chose se passe. Un événement. Nietzsche dit : faire du chaos une étoile dansante. Sublimier... en sachant parfaitement que c'est une fiction. Je participe à cela.



L'étoile du désert
★★★★☆
MICHAEL CONNELLY
Traduit de l'anglais par Robert Pepin
Calmann Lévy
416 p., 22,90 €
ebook 15,99 €

Le crépuscule du vieux

Retraité, malade, Harry Bosch, est appelé par Renée Ballard pour travailler sur des affaires non résolues. Amer et savoureux.

JEAN-MARIE WYNANTS

Harry Bosch est de retour et c'est une bonne nouvelle. Sauf pour les malfrats qui croyaient s'en être définitivement débarrassés. A priori, le héros fétiche de Michael Connelly a en effet dépassé la limite de péremption. Désormais septuagénaire, malade, remâchant les déceptions de ses dernières années, il est appelé par Renée Ballard, son ancienne coéquipière qui avait, elle, aussi, fini par sortir des clous, dégoûtée par les petits jeux d'influence et autres arrangements pourris.

Après avoir été mise sur une voie de garage, Ballard revient dans la course grâce à un homme politique ambitieux mais marqué par la disparition de sa jeune sœur des années plus tôt. L'affaire n'a jamais été résolue et le conseiller Pearlman décide de créer une unité de « cold case » avec pour première mission de trouver les coupables de cette affaire.

L'unité en question est un peu à part dans le petit monde déjà compliqué des forces de l'ordre. Ballard y rassemble une série de fortes personnalités venues de divers horizons. Ancien du FBI, ami du conseiller, spécialiste de la généalogie ne pouvant s'empêcher de faire aussi appel à ses supposés dons de médium... C'est dans cette équipe plutôt baroque que débarque Harry Bosch.

Si Harry frétille à l'idée de reprendre ses activités d'enquêteur, il doit désormais obéir à son ancienne collègue, travailler avec des collègues qu'il ne connaît pas vraiment et réfréner son envie de se lancer derechef dans une enquête qui lui tient à cœur depuis des années. En entrant dans cette équipe travaillant sur des affaires non résolues, le vieux flic se dit en effet qu'il va enfin pouvoir éclaircir le mystère du meurtre de toute une famille retrouvée dans le désert de Mojave neuf ans plus tôt.

Les derniers feux de Harry

Il se lance donc bille en tête avant d'être rappelé à l'ordre par Ballard qui veut d'abord le voir s'occuper des affaires en cours et, notamment, de la disparition de la sœur du conseiller Pearlman... Mais certains semblent prêts à tout pour empêcher la vérité d'éclater.

Avec ce nouvel opus de l'infatigable Michael Connelly, on se dit qu'Harry Bosch arrive véritablement au bout du chemin. Non pas que ce héros râleur, têtu et amateur de jazz commence à nous laisser, bien au contraire. C'est l'auteur lui-même qui, faisant vieillir ses personnages au fil des romans, amène celui-ci au bout de son parcours. On n'en est que plus touché par la volonté de Bosch de résoudre les affaires laissées en jachère et ses difficultés à s'adapter au monde actuel. Quitte à se sacrifier pour confondre un meurtrier d'un cynisme absolu...

Passé maître dans l'art de nous entraîner sur de fausses pistes, l'auteur livre à la fois un polar flamboyant, une plongée dans l'Amérique contemporaine et une galerie de personnages toujours aussi magistralement campés et symbolisant tous les pires et les meilleurs côtés de notre humanité.